

Pour retrouver Jésus

Faut-il sacrifier l'Eglise ?

●●● **Maurice Zundel**

Théologien, conférence donnée à Genève en 1966

Théologien charismatique du XX^e siècle, mystique détonnant, Maurice Zundel était en avance sur son époque. Exilé par son évêque à partir de 1925, il entreprendra une vie de prédicateur itinérant à Rome, Paris, Londres, Jérusalem, Le Caire... C'est Paul VI qui le réhabilitera, en le citant dans son encyclique Populorum progressio (1966), puis en l'invitant en 1972 à prêcher en sa présence la traditionnelle retraite au Vatican.

Comme l'écrivait en 1997 André Girard, alors président des Amis de Maurice Zundel France, dans le numéro spécial de choisir consacré à Maurice Zundel, le théologien suisse était un habitué des renversements de perspective. Il n'était pas à proprement parlé un révolutionnaire, mais un partisan du radicalisme évangélique « qui faisait traiter les chrétiens de fous (...) au nom d'un faux réalisme. Ce radicalisme le rend aujourd'hui crédible. » Une analyse qu'atteste le texte de cette conférence donnée à Genève par Maurice Zundel, le 6 février 1966, à propos des liens ambigus entre l'Eglise romaine et les autres religions et confessions, à la suite du concile Vatican II.

On y retrouve un thème cher au théologien : « La mission de l'Eglise est une démission. Elle est en quelque sorte un effacement devant l'humanité sans frontières du Christ, qui seule est capable de rejoindre tous les hommes par la charité divine universelle, dont elle est investie. »¹ Un thème éminemment d'actualité, à l'heure où on souhaiterait que l'Eglise prenne un nouveau virage, suite à la renonciation de Benoît XVI et à l'élection de notre nouveau pape François. Raison pour laquelle nous avons décidé de publier aujourd'hui ce texte, malgré son ancienneté, en guise de méditation... (L. Bittar)

* * * * *

Vatican II est achevé, ses décrets sont en train d'être publiés : ils nous laissent une impression d'ambiguïté. Ils repré-

sentent certainement un immense progrès, surtout sur le plan des relations humaines, ce qui est énorme. Il y a certainement eu sur le plan psychologique un effort d'ouverture, de désappropriation absolument inattendu, disons miraculeux. Cela est gagné, cela est acquis,

1 • **Marc Donzé**, « L'œcuménisme au cœur du christianisme », in *choisir*, numéro spécial *Maurice Zundel*, janvier 1997, p. 38.

Conférence publiée dans : *Maurice Zundel, ses pierres de fondation. Textes choisis et présentés par le Père Gilbert Géraud*, Montréal, Anne Sigier 2005, pp. 251-255.

les changements sont visibles. Il suffit de mentionner Taizé qui est un immense carrefour où toutes les Eglises se rencontrent, Taizé qui était présente à Rome. Il suffit de penser à cette levée d'excommunication entre Rome et Constantinople. Il suffit de penser à cette fraternité entre tous ceux qui étaient présents, qu'ils fussent de l'Eglise romaine ou non. Il suffit de sentir ici même, en Suisse romande, le changement de climat, la fraternité qui s'est installée, le fait qu'on va les uns dans les églises des autres, qu'un pasteur prêche dans une église catholique et un prêtre dans une église protestante. Tout cela est absolument neuf et magnifique.

L'oubli du Dieu chrétien

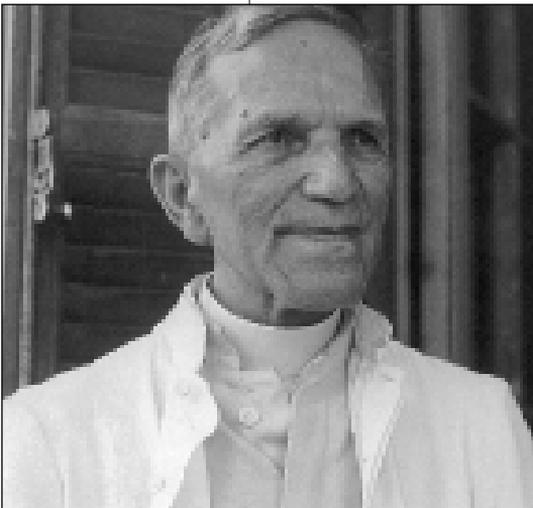
Il reste cependant que la question fondamentale n'a pas été posée, ni sur le plan de l'Eglise romaine ni sur le plan d'aucune autre Eglise : de quel Dieu parlons-nous ? Est-ce que nous parlons

toujours du Roi des rois ? du Pantocrator ? du dominateur ? du Souverain des souverains ? Ou parlons-nous du Dieu pauvre ? du Dieu désapproprié ? Est-ce que le christianisme, pour nous, c'est la présence de Jésus-Christ ? Est-ce que le christianisme est une philosophie, une vision du monde, un système de pensée, une politique, une sociologie ? Ou bien est-ce qu'il est, tout simplement, Jésus-Christ ? Est-ce que le christianisme est une Présence ? Est-ce que le christianisme est cette présence de Jésus en nous ? Est-ce que le christianisme est, justement, cette désappropriation divine installée, établie, enracinée en nous et vécue par nous ? Tout le problème est là. Et l'ambiguïté de Vatican II - comme d'ailleurs de tout l'œcuménisme, avec tout ce qu'il comporte de positif, de générosité, de dépouillement dans l'ordre psychologique -, ce qui fait l'ambiguïté de toutes ces situations, c'est qu'on n'a pas encore avoué le Dieu chrétien.

On est encore tiraillé entre un Dieu hérité de l'Antiquité, entre un Dieu du Vieux Testament, entre un Dieu constantinien et pharaonique, entre un Dieu médiéval ligoté par une philosophie, entre un Dieu patron, entre un Dieu paternaliste, et ce Dieu qui est dans la vision paulinienne aux Corinthiens (1Co 13 et 2 Co), un Dieu nuptial, un Dieu qui contracte avec nous un mariage d'amour, un Dieu qui ne veut plus être situé dans une catégorie de maître et de pouvoir, mais qui ne peut être conçu que dans une catégorie de personne et d'amour.

Et voilà, justement, sur quoi l'on hésite encore : nous n'avons pas quitté le monde de l'objet pour entrer dans le domaine de la personne. Et on le voit bien aux résistances de toutes les Eglises - à commencer par l'Eglise romaine -, à toutes les résistances que l'on tait, d'ailleurs, lorsqu'on participe à une

Maurice Zundel



rière commune, avec raison ; mais finalement, lorsqu'on rentre chez soi, chacun pense : « Oui, nous pouvons aller jusque-là, mais pas plus loin. »

Pourquoi ? Parce que nous sommes liés à la Bible, à la Tradition, à notre histoire, parce qu'enfin nous sommes nous-mêmes et que nous ne pouvons pas indéfiniment devenir les autres. Et ces résistances de tous les côtés, il faut les comprendre dans leur hauteur ! Il ne s'agit pas uniquement de frontières passionnelles, d'étroitesse d'esprit et de cœur ; il s'agit aussi - et surtout et d'abord et parfois exclusivement - d'une fidélité que l'on croit devoir garder à une position que l'on considère comme divine.

Fidélité mal comprise

Il est difficile de lire la première encyclique du pape Paul VI, *Ecclesiam suam*, sans éprouver un malaise, ce malaise précisément. *Ecclesiam suam*, c'est l'invitation la plus brillante, la plus passionnée au dialogue. Mais quand on examine les paliers de l'encyclique, nous offrons le dialogue aux communistes, oui, mais bien sûr nous répudions l'athéisme, etc. ; nous offrons le dialogue aux non-chrétiens, mais bien sûr nous ne cesserons pas d'affirmer la nécessité de Jésus-Christ ; nous offrons le dialogue à nos frères chrétiens non catholiques, mais bien sûr nous ne cesserons de proclamer la nécessité de Pierre. Et, fatalement, tous ces cercles qui vont en s'élargissant, en s'éloignant de Rome, gravitent pourtant autour de Rome, autour de la primauté de Pierre, parce que c'est là l'institution divine et qu'on ne peut pas demander moins à un souverain pontife que de croire à la primauté de Pierre, dont il occupe la chaire.

Et, sans aucun orgueil, sans aucune étroitesse de cœur ou d'esprit, en toute bonne foi et avec une volonté passionnée de dialogue, on rend le dialogue pratiquement inefficace. Parce que, s'il est entendu que vous m'acceptez, moi communiste, mais que, déjà d'avance, vous condamnez mon athéisme ; si vous m'acceptez, moi non-chrétien, bouddhiste ou shintoïste, mais si, d'avance, le Christ est nécessaire dans votre affirmation ; si vous m'accueillez, moi orthodoxe ou protestant, mais que d'avance vous ne pouvez pas imaginer l'Eglise sans la primauté de Pierre, le dialogue est déjà impossible puisque, finalement, il n'y a qu'une position, c'est la vôtre ! Je ne dis pas qu'il en puisse être autrement : je n'en sais rien, je ne veux pas me prononcer là-dessus pour l'instant. Ce que je veux dire, c'est qu'une telle position est certainement, dans l'esprit du pape, une position de fidélité. « Puisque j'ai reçu ce dépôt, puisque le Christ a voulu que Pierre soit le Pasteur des pasteurs, puisque c'est sur lui qu'il a établi son Eglise, eh bien ! j'obéis, je suis fidèle, je garde le dépôt ; et, tout en fraternisant sur le plan psychologique, sur le plan humain, sur le plan social aussi loin que je puisse, je ne puis tout de même pas renoncer à ce dépôt qui m'a été confié. »

Comment ne pas comprendre cette position, cette douleur, cette ambiguïté, ce déchirement ? Que l'on retrouvera d'ailleurs dans les délibérations du concile sur la liberté religieuse, dans des textes comme celui-ci, sauf erreur : « Les protestants trouvent Dieu dans l'Écriture », qui a été corrigé : « Les protestants croient trouver Dieu dans l'Écriture. » Ce « croient trouver », évidemment, est un scrupule de « romain » qui se dit : « Oui, ils sont de bonne foi ; mais enfin ! Il reste que la position authentique, c'est de trouver Dieu dans l'Écri-

ture telle que l'Eglise romaine l'interprète et la comprend. » Toujours le même scrupule de fidélité qu'on retrouve d'ailleurs partout.

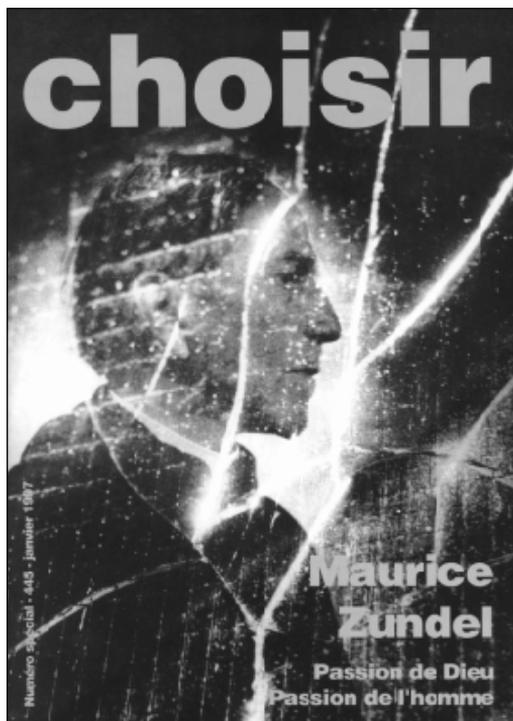
Si l'orthodoxie est fidèle aux sept premiers conciles, aux sept conciles comme aux sept sacrements, c'est une position de fidélité. Si les protestants sont fidèles à la Bible, c'est une position de fidélité. Et chacun, parce qu'il croit qu'il doit être fidèle, est disposé à aller aussi loin que possible, mais non pas de trahir ce qu'il considère comme un dépôt divin.

C'est pourquoi cette avancée énorme sur le plan psychologique trouve finalement un obstacle - émouvant de tous les côtés - au nom d'une fidélité à laquelle on ne peut pas renoncer sans avoir l'impression de trahir.

Alors, comment joindre le Christ ? Comment faire tomber les murs de séparation ? Comment aboutir à cette communion sans compromis qui ne soit pas simplement une sorte d'attitude diplomatique - où l'on tait les difficultés pour aller plus vite - pour faire front contre le communisme, comme un évêque orthodoxe le disait devant moi : « Mais c'est urgent, il faut que nous soyons unis contre le communisme », ce qui me paraissait une position d'une étonnante et dangereuse fragilité ?

Mais non, il ne s'agit pas de cela. Il faut que nous retrouvions le Christ ensemble. Mais comment le retrouver ensemble avec ces institutions qui diffèrent et qui, d'une certaine manière, s'opposent ? Faut-il sacrifier l'Eglise pour retrouver Jésus ?

M. Z.



En janvier 1997, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Maurice Zundel (1897-1975), la revue choisir publiait un numéro spécial consacré au théologien suisse. Cette édition a connu un vif succès mais est aujourd'hui épuisée. La rédaction, persuadée que la pensée du Père Zundel a gardé toute sa pertinence, a décidé de le mettre à la disposition du public sur son site Internet.

Vous le trouverez dans la rubrique Dossiers de l'onglet Religions :
<http://www.choisir.cb/index.php/religions/dossiers>